

EDME DE VULPIAN

---

# HALTES

DOÈMES

---

Préface de Jean des Cognets  
Illustrations de E. Daubé



O. L. AUBERT  
ÉDITEUR  
T. BREIZ  
SAINT-BRIEUC

**HALTES**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : « HALTES »,  
PAR EDME DE VULPIAN, 300 EXEMPLAIRES,  
DONT 5 SUR JAPON IMPÉRIAL NUMÉROTÉS  
DE 1 A 5 ET 295 EXEMPLAIRES SUR  
JAPON DUJARDIN, NUMÉROTÉS DE  
6 A 300. IL A ÉTÉ EN OUTRE  
TIRÉ 30 EXEMPLAIRES HORS  
COMMERCE, DONT 5 SUR  
JAPON IMPÉRIAL MAR-  
QUÉS DE I A V ET  
25 SUR JAPON DU-  
JARDIN, MAR-  
QUÉS DE VI  
A XXX

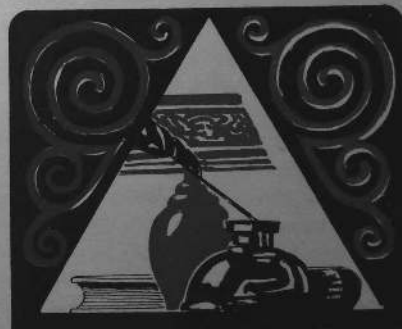
N° 147

EDME DE VULPIAN

# HALTES

DOÈMES

Préface de Jean des Cognets  
Illustrations de E. Daubé



O. L. AUBERT  
ÉDITEUR  
TI-BREIZ  
SAINT-BRIEUC



## LETTRE A L'AUTEUR

---

MONSIEUR,

*Dans cette course de la vie, dont le fouet du plaisir, et l'aiguillon de la nécessité — ces bourreaux sans merci ! — précipitent de plus en plus la ruée vers la mort, vous avez su vous ménager les Haltes du recueillement et du songe. Trop heureux, car vous connaissez votre bonheur, il faut vous féliciter d'être encore assez généreux pour convier les passants amis à goûter quelques instants avec vous la douceur du repos et le charme de la poésie. Vous enrichissez ainsi d'un élément tout spirituel la tradition d'hospitalité dont s'honore notre Bretagne natale. Si la poésie un jour, effrayée par le fracas des machines, disparaît d'un monde redevenu barbare, c'est « chez nous » que vous nous inviterez à la retrouver, aux limites incertaines de la forêt de Brocéliande dont les clairières virent errer au clair de lune la Silphyde de Châteaubriand. C'est là que votre jeunesse l'a rencontrée, non loin de la Thebaïde des grèves où Maurice de Guérin entendit résonner le galop du Centaure et tout près du rivage où, sous sa voile noire, la barque d'Iseut aborda.*

*Je me félicite toujours de voir naître un poète à l'ombre de ces bois qui entourent les vieilles demeures dans nos campagnes. Ce sont toujours des bois sacrés ceux qui ont été conservés avec tant de soin pieux*

et qui protègent la maison familiale contre les tempêtes. Sous leur voûte, la source mystérieuse de l'inspiration lyrique n'est pas près de tarir. On ne sait pas assez de quelles réserves intellectuelles restent intactes nos provinces trop méconnues. Quel exemple vous nous en donnez ! Votre gerbe nouée, il ne vous a fallu faire que quelques pas jusqu'à la ville voisine pour y trouver un éditeur plein de goût et un admirable artiste, M. Daubé, dont la modestie voile le grand talent et qui a paré votre livre des plus aimables ornements, avec un art décoratif parfait.

Vous êtes à l'âge où la surabondance de la vie se plaît aux langoureux de l'automne. La suite des soleils ne guide-t-elle pas les cœurs de vingt ans vers les paradis de leurs rêves ? Assurés des promesses de l'aurore, ils goûtent sans tristesse la douceur des couchants. Lors même qu'il se voile aux brumes de l'hiver, le printemps sourit encore dans les âmes riches de jeunesse.

Et déjà l'avril rit et bavarde aux Fontaines...

Mais la mélancolie romantique n'exhale pas dans vos vers cette ivresse mortelle dont tant de jeunes hommes n'ont pas surmonté le vertige. La terre reste pour vous une mère, une nourrice de vivants. Vous savez appeler sur elle les faveurs du ciel dans votre belle Prière pour le Blé :

Et lorsque, sur des chars de clarté, la moisson  
Au pas très lent des bœufs entrera dans ma ferme,  
Que la paix avec elle entre dans ma maison...

La poésie, en France, a toujours aimé parfumer d'un grain d'esprit et de narquoise sagesse ses plus tendres élégies et, fidèle à cette tradition comme à toutes les autres, vous avez glissé parmi vos poèmes plus lyriques une cantilène, dont l'Ecclésiaste aurait approuvé la prudente ironie :

Que dit la voix du printemps ?  
« Tous les galants ont vingt ans  
Pour les filles... »

Cependant que, fils d'une race qui, après tant de siècles se souvient encore de la Ville d'Ys endormie sous les vagues, vous rêvez d'un beau jardin, endormi au fond des mers, à l'abri des tempêtes, dans une fraîche nuit sans étoiles...

Ce beau jardin, c'est celui de notre paix intérieure, le paradis perdu sur la terre mais que nous pouvons toujours retrouver en nous, si nous guide, de son pas ailé Eurydice, notre âme. Je souhaite que, dans une de ces Haltes solitaires qui vous sont chères, vous découvriez sous les ronciers qui le cachent aux profanes, le chemin secret qui vous y conduira, et où vous nous mènerez quelque jour.

Vous y ferez, Monsieur, le plus beau voyage — même s'il arrivait, injustement, que vous n'en rapportiez pas le rameau d'or de la gloire. Vivre pour l'immortalité de la renommée est peut-être une illusion. Mais pénétrer notre vie de toute l'immortalité qu'elle peut contenir est le miracle de la Poésie. Qu'elle l'accomplisse donc pour vous, répondant ainsi à l'invitation harmonieuse que lui adresse votre premier recueil.

C'est, Monsieur, mon souhait confiant, mon vœu reconnaissant.

JEAN DES COGNETS



## SOIR



'est l'ennui d'être seul qui m'amène vers vous,  
L'heure s'est faite exquise et douce pour vous plaire,  
Les yeux à demi clos, sur la terrasse claire,  
Je songe que je vais me mettre à vos genoux.

L'automne au vent plaintif effeuille autour de nous  
Les pétales fanés qui jonchent le parterre,  
Un lourd parfum de volupté plane sur terre  
Egrenant mes désirs comme un feuillage roux.

Et ce soir, emporté par la vague d'un songe,  
Tandis que l'ombre bleue autour de moi s'allonge,  
Je me laisse bercer à la chute du jour . . .

Mon âme avec ton âme en de lointaines grèves  
Aborde sans effroi les rives de l'amour  
Où l'onde a la couleur changeante de nos rêves.



# ADIEUX



otre roman finit . . . Ecoute, l'heure sonne  
Lugubre comme un glas dans mon cœur las et vieux...  
Pleurons secrètement chez nous, ce sera mieux,  
Pour que notre chagrin ne soit vu de personne.

Dans le vent froid d'hiver, une feuille frissonne,  
La dernière . . . ce soir pour nos derniers adieux  
Le tourbillon l'emportera vers d'autres cieux.  
C'est le baiser suprême et triste qui résonne . . .

Oh ! ce rire du vent nous jette comme un blâme ;  
Et le hasard cruel vient trop tôt délier  
Ceux-là qui s'étaient tout donné, même leur âme.

Emporte, vent d'hiver, la feuille en ton haleine . . .  
Adieu ! C'est bien fini, mais j'ai beaucoup de peine  
Car peut-être crois-tu que je vais t'oublier.



# CANTABILE



aujourd'hui les âmes sont viles,  
Le calcul est toute leur foi...  
Et pourtant au-dessus des villes  
Le ciel est bleu comme autrefois.

Les poètes parlent en prose,  
Et les cœurs sont vieux à vingt ans...  
Cependant il fleurit des roses  
Pour égayer nos gris printemps.

L'homme, emporté par mille fièvres,  
Aux chants les plus beaux reste sourd...  
Et cependant il est des lèvres  
Pour murmurer des mots d'amour,







## L'AUBADE AU MOULIN



l'un après l'autre élevant  
Au ciel, ses grands bras de toiles  
Le moulin tourne à tout vent...  
Sans décrocher les étoiles.

L'homme est aussi fou que lui,  
Il rêve monts et merveilles  
Et pour tromper son ennui  
Qui pleure et baye aux corneilles,

Jetant à tort, à travers,  
Son cœur aux moindres œillades  
Il mande au plaisir pervers  
De lui donner des aubades.

Le moulin broye un grain lourd,  
Que le vent change, qu'importe...  
Mais c'est ignorer l'amour  
Que de frapper à cent portes.



## CANTILÈNE



Que dit la voix du printemps ?  
« Tous les galants ont vingt ans  
Pour les filles... »



Que dit la voix des étés ?  
« Bien des cœurs sont dévastés  
Par les filles... »



... Celle de l'automne gris ?  
« Les malins même sont pris  
Par les filles... »



Que dit la voix des hivers ?  
« Bien des tombeaux sont ouverts  
Par les filles... »



## ENNUI



Comme l'heure est lente aujourd'hui  
Mon cœur est triste, mon corps veule :  
L'heure marche lourde d'ennui,  
L'heure tourne comme une meule . . .

Mon cœur est triste, mon corps veule.  
Tic . . . tac . . . la mort marque le pas . . .  
L'heure tourne comme une meule,  
L'heure qui finit sonne un glas !

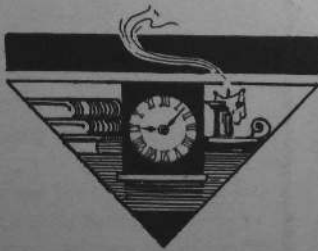
Tic . . . tac . . . la mort marque le pas  
Au cadran de la vieille horloge ;  
L'heure qui finit sonne un glas . . .  
Mon âme, je vous interroge ?

Au cadran de la vieille horloge  
La mort vient tous les jours un peu,  
Mon âme, je vous interroge ?  
Cette heure perdue est à Dieu.

La mort vient tous les jours un peu  
Avec le regret qui me presse ;  
Cette heure perdue est à Dieu :  
Va : tu me peines, ma paresse . . .

Avec le regret qui me presse  
Demain fuira, hier a fui,  
Va : tu me peines, ma paresse . . .

Comme l'heure est lente aujourd'hui.



## RÊVERIE



Oubliez, mon âme, et ne soyez plus en peine . . .

Dans le vent léger voici les arbres en fleurs,  
Le soleil invite à courir la prétentaine,  
Oubliez, mon âme, et ne soyez plus en peine . . .  
La bonne saison égrène des jours meilleurs.

Et déjà l'Avril rit et bavarde aux fontaines,  
Oubliez, mon âme, oubliez vos cent douleurs :  
Cette solitude au fil des longues semaines  
Et l'hiver sans feu puisque l'amie est ailleurs . . .

Oubliez, mon âme, oubliez vos cent douleurs.

Chante Pâque au ciel, bruit de cloche... bruit d'abeille  
Autour des lilas, de l'une à l'autre corbeille  
Des papillons fous dansent leur vol turbulent.

L'ombre a des fraîcheurs où rêvent mes nonchalances,  
Et, les yeux fermés, je regarde — oh ! souvenirs . . . —  
Des papillons noirs passer dans mon cœur dolent.





## LE SOIR, LORSQUE LA NUIT DESCEND...



'est la douceur calme du soir  
L'air est parfumé de silence...

Comme une vague immense  
Qui déferle sur les terroirs,  
Voici la nuit enveloppante.

Et les clochers, ces gris bénisseurs de la terre,  
Dans les ciels apaisés font monter leur prière  
Et chantent  
La fin des peines journalières  
Et des labeurs...  
Par des chemins noyés de crépuscule,  
Les travailleurs,  
Alourdis des efforts que le jour accumule,  
Marchent silencieux vers la paix des demeures.

De la forêt,  
Gardienne de l'ombre et des légendes,  
Des chemins creux et du moindre buisson,  
La nuit roule sur les guérets  
Qu'une brume légère effleure...  
La nuit bleue engloutit la lande !

Elle est déjà dans la maison...  
En la vitre où meurt un dernier reflet  
La lampe confidente  
Projette doucement son intime clarté...  
Voici la nuit enveloppante.  
L'horizon familier se voile...

O mystère infini troué de mille étoiles !



## LA PRIÈRE POUR LE BLÉ

*Doae arok ba ni warlec'b!*  
Dieu avant et nous après.



J'ai labouré la terre et jeté la semence,  
Hersé deux fois, mon Dieu, pour recouvrir les grains,  
Tendu, pour effrayer le corbeau, des filins...  
Mon travail est fini, mais le vôtre commence :

Un setier de froment sera ma redevance  
Quand, pour la quête du blé, viendront vos sacristains,  
Si ma meule est ventrue et tous mes greniers pleins,  
Si l'hiver sur mon champ passe sans malveillance.

Une femme, Seigneur, neuf mois vous a porté :  
Dans neuf mois, si la graine au creux du sillon germe,  
La paille ondulera dans le vent chaud d'été...

Et lorsque, sur des chars de clarté, la moisson,  
Au pas très lent des bœufs, entrera dans ma ferme,  
Que la paix, avec elle, entre dans ma maison !



## POÈME AU VENT D'AUTOMNE



Oh ! ce matin le vent sent bon.  
C'est la forêt tout près de la fenêtre ouverte,  
C'est la forêt dans ma maison  
Que la solitude déserte !

Il suffit de fermer un instant les paupières  
Pour oublier la chambre aux choses coutumières...  
Il suffit de fermer les yeux,  
Et selon l'heure et selon la saison,  
Le vent qui vient de je ne sais quels cieux,  
Le vent qui passe  
Lette en courant vers de nouveaux espaces  
Le dernier horizon dont il est parfumé...  
Il suffit de fermer les yeux  
Pour oublier le paysage accoutumé.

Oh ! ce matin le vent sent bon.  
C'est la forêt où la nuit tarde et se prolonge,  
C'est la forêt dans ma maison  
L'automnale forêt des songes !

Il suffit de fermer les yeux  
Et les quatre murs gris s'écroulent...  
Voici des pigeons qui roucoulent.  
Et mollement,  
Et très mollement sur la mousse,  
C'est la tombée au gré du vent  
Des feuilles rousses.

Oh ! ce matin le vent sent bon !  
Mais cet immense vagabond  
Poursuit sa route ;  
Ce n'est plus seulement le bois  
Que je respire, que je vois  
Et que j'écoute !

Le petit village s'éveille,  
Et ses maisons toutes frileuses sous leurs treilles,  
Comme à regret, s'ouvrent et fument...

Ce n'est plus la forêt seulement que je hume !  
Le hameau s'éveille et le vent  
Aussi léger que de la brume,  
Pieusement  
Chante l'Angelus à mi-voix.  
Ce n'est plus seulement le bois  
Que je respire, que je vois  
Et que je hume...

On attelle les bœufs et la forge s'allume.  
C'est le labeur quotidien qui recommence  
Avec la même peine, avec les négligences,  
Et les vieux gestes des ancêtres qui résument

Toute l'histoire de la race !  
Et le vent traîne en son manteau  
La senteur du sillon que le paysan trace,  
Et l'hymne rude des marteaux  
Qui battent le fer sur l'enclume...  
Et le vent passe aussi léger que que la brume.

Vent d'automne, vent qui pries, vent qui travailles,  
Lorsque tu vas par les labours,  
A l'heure grave des semailles,  
Derrière le semeur au pas gluant et lourd ;  
Lorsque tu portes la semence  
De la main solide qui lance  
A la terre qui la reçoit avec amour,  
N'es-tu pas le baiser immense,  
Le souffle de Dieu qui féconde  
Le moindre champ du vaste monde ?

Et lorsque las, comme un bon cheval fatigué  
Qui s'arrête pour flairer l'ombre  
Après les efforts prodigués  
Jarrets tendus, parmi les mottes, tout le jour...  
Tu viens à passer par les cours  
Où les frais celliers sont entr'ouverts et sombres,  
N'est-il pas vrai que tu t'arrêtes, vent d'automne,  
Toi qui viens des pays lumineux de l'été,  
Et que tu fais couler du soleil dans les tonnes,  
Et donnes  
Au cidre froid de la gaieté ?



Mais comme un'oiseau migrateur  
Le vent, sans relâche emporté  
Vers d'imaginaires labeurs,  
Vole ivre de l'immensité...  
Et le vent ne dit pas les étranges mystères  
Qui jalonnent sa longue route.

Le vieux ciel est-il donc si vieux,  
Et croulant sur la vieille terre  
Que, pour en soutenir la voûte,  
Il faille à ton rêve audacieux  
Le lourd marteau de ses spirales  
Pour équarrir dans les nuages des piliers  
Avec l'ardeur des ouvriers  
Qui sculptèrent les cathédrales  
Au rythme lent de leurs prières.

Vent d'automne, vent des ciels gris, tailleur de pierre.

Artiste que ton rêve à tout moment dépasse.  
Est-ce parce qu'il t'est donné  
De contempler Dieu face à face  
Qu'à peine terminé  
Ton chef-d'œuvre te lasse,  
Et que tu pousses vers la mer  
Tes cathédrales illusoires ;  
Alors que les nôtres demeurent  
Malgré le poids de mille hivers  
Et les rafales de l'Histoire...

Dans nos terroirs enracinées,  
Pour ceux qui naissent, ceux qui meurent,  
Sonnant encore les destinées  
Au fil des heures  
Et des années ?

Mais le vent sans répondre aux questions humaines,  
Invisible pêcheur tirant de lourds filets,  
Entraîne vers les mers lointaines  
Les ciels bas qu'il a modelés  
Pour encadrer nos paysages.  
Et les marins, ces pauvres gens aux longs voyages,  
En voyant accourir le ciel de leur enfance,  
Croient regarder un peu du pays qui s'avance...  
Ah ! s'ils allaient apercevoir à l'horizon  
La petite maison  
Des dunes  
Et la grève dans les rochers !  
Ah ! s'ils allaient, au lieu des hunes,  
Apercevoir leur vieux clocher...  
Mais rien, mais rien que le grand air,  
Et la dérive des nuages  
Sur le cercle infini des mers,  
Et la morne chanson du vent dans les cordages !

Le vent est amoureux des choses irréelles...

Et c'est peut-être pour cela  
Que le vent nous cherche querelle  
Lorsqu'il frôle en passant du bout de sa grande aile  
Les travaux que l'orgueil humain amoncela...

Alors brutalement, avec un bruit de foule,  
Dans nos nuits blanches le vent roule.

Quels sont ces moines effroyables et damnés

Eternellement condamnés  
A réciter aux heures sombres  
Ce psaume  
Ecrit par un dément ?  
Quels sont ces régiments fantômes  
Galopant par des routes d'ombres ?  
Est-ce déjà, mon Dieu, l'Ange du Jugement ?  
Est-ce déjà le hurlement  
De ceux que rien ne désaltère ?  
Est-ce la grande plainte humaine  
Des pauvres morts  
Qui, las de dormir sous la terre,  
Se sont dressés comme un remords,  
Et des quatre coins de la plaine  
Reviennent demander des comptes aux vivants,  
La nuit, lorsque siffle le vent ?

... Et le matin, le village endormi s'éveille  
Et ne reconnaît plus les jardins coutumiers  
Puisque le vent barbare a brisé les pommiers  
Dans lesquels il chantait la veille.

Il chantait comme ce matin  
Au son des cloches de l'église et de l'école,  
Menant joyeux la farandole  
Aux parfums des pays lointains...

Il chante encor tout parfumé de ses voyages,  
Faisant surgir en ma maison  
Des horizons illuminés et des mirages :

Oh ! ce matin le vent sent bon...



## FIN DU JOUR



Il est dans les soirs bleus de calmes paysages...  
Un beau jardin brumeux descend jusqu'à la mer  
Et les pins noirs sculptés par le grand vent d'hiver  
Tendent leurs bras noueux aux vagues du rivage.

Tressant un réseau d'ombre aux croix fauves des branches,  
Les pins noirs ont jeté ce filet sur les flots  
Et dans les soirs pâlis où fuse un cri d'oiseau  
Immobiles les pins pêchent l'écume blanche.





## IL EST AU FOND DES MERS...

**I**l est au fond des mers un jardin plein de nuit,  
Où jamais le soleil n'a fait naître l'aurore,  
Où pour rompre le grand silence, rien ne bruit,  
Ni chants d'oiseaux, ni pas sur le gravier sonore.

Ce doit être une nuit sans la pâleur de lune,  
La nuit épaisse des tombeaux,  
Enveloppant dans ses eaux brunes  
Les squelettes de fiers vaisseaux...  
C'est la nuit longue et sans étoiles  
Où, comme s'ils n'étaient pas morts,  
Roulés dans leurs suroits de toile,  
L'homme de barre et ceux des voiles  
Font le quart éternel à bord.

Hélas ! les ancres du trépas  
Les garderont captifs des forêts d'algues sombres...  
Il est au fond des mers de beaux jardins pleins d'ombre,  
Le seul endroit du monde où le vent n'aïlle pas.

Or, fou d'orgueil, le vent hagard,  
Fort comme un ange révolté,  
Jaloux de Dieu qui seul promène son regard  
Sur cette noire immensité,  
Entre les flots conduit à pleins bras ses charrues.

Croit-il donc que leurs socs de fer  
Et ses forces sans cesse accrues,  
Laboureront si bien la mer  
Qu'il puisse découvrir la porte lourde et basse  
Ouvrant sur les jardins profonds comme l'Enfer ?

Oh ! la plainte des flots que le vent griffe et chasse...

Est-ce pour entraîner ce vent  
Loin des fonds inconnus hantés par son vieux rêve  
Qu'au pillage infécond des grèves  
S'élançe la mer, soulevant,  
Avec la fougue des marées,  
Le tonnerre écumant de cent vagues cabrées ?

Ou roule-t-elle, en déferlant, le noir projet  
De submerger d'un flot monstrueux les labours  
Pour connaître enfin leurs secrets  
Et dans l'ombre mûrir les froments aux grains lourds ?

Mais l'heure du jusant sonnée,  
Malgré le vent traîneur d'embruns,  
Faqueuse des goëmons bruns  
La mer s'éloignera des grèves moissonnées !

Et c'est ainsi depuis des millions d'années...

Il est au fond des mers de beaux jardins tranquilles  
Dont le soleil jamais n'alluma les coraux,  
Houles d'ombre mouvante, abîme aux glauques eaux,  
Chemins mystérieux qui conduisent aux îles.

Dans les cieux infinis des étoiles sans nombre  
Pour la dernière fois éteindront leurs points d'or,  
Et les hommes vieillis ne verront pas encor  
Le beau jardin des mers plein de silence et d'ombre...



## TABLE

---

LETTRE A L'AUTEUR .....	5
SOIR.....	9
ADIEUX.....	11
CANTABILE.....	13
L'AUBADE AU MOULIN.....	15
CANTILÈNE.....	17
ENNUI.....	19
RÉVERIE.....	21
LE SOIR, LORSQUE LA NUIT DESCEND.....	23
LA PRIÈRE POUR LE BLÉ.....	25
POÈME AU VENT D'AUTOMNE.....	29
FIN DU JOUR.....	35
IL EST AU FOND DES MERS.....	37

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 11 AOUT 1930,  
POUR LE COMPTE DE O.-L. AUBERT,  
ÉDITEUR, TI-BREIZ, SAINT-BRIEUC  
PAR LES PRESSES BRETONNES  
SAINT-BRIEUC

